



Aide à la prédication Jeudi saint

1 Corinthiens 10, 16-17
Exode 12 ; Jean 13, 1-5

Julien Nathanaël Petit
Guebwiller

Texte et contexte

Les deux versets proposés à la lecture semblent tout droit tombés du ciel si on les détache du texte qui les environne. Telle une image pieuse, la coupe et le pain y apparaissent en suspension dans l'air, portés par un faisceau de lumière ...

Or l'évocation de la Cène par Paul dans ce chapitre 10 est tout sauf un arrêt sur images. L'arrière-plan y est au contraire travaillé, remué, interprété par l'apôtre. Il s'agit de l'Exode, présent depuis le début du chapitre avec la mention de la nuée (10,1), de la nourriture spirituelle (v. 3), du rocher (v. 4) et des murmures (v. 10).

De cet arrière-plan biblique, Paul met en exergue l'idée de la tentation, qui permet de suivre une ligne rouge dans ce passage où le propos n'est pas très organisé. Au v. 9, Paul demande à ses frères dans la foi : " *Ne tentons pas le Seigneur* ", en faisant allusion à l'épisode des serpents brûlants dans le désert. Il revient à cette même idée au v. 13, mais cette fois inversée. Le vocabulaire est resté le même, mais ce n'est plus le peuple qui tente Dieu (*ekpeirazô*), plutôt Dieu qui conduit son peuple dans une tentation à hauteur de ses forces (*peirazô* à trois reprises dans le verset). Un peu plus loin, il demandera encore, dans le même registre : " *Voulons-nous provoquer la jalousie du Seigneur ?* " (v 22).

Un deuxième lien rapproche le sujet de l'Exode de la perspective qui intéresse Paul ici : la communion (*koinônia*), c'est la nourriture. Les Hébreux de jadis ont mangé et bu dans le désert. Les Israélites de l'époque de Paul, Israélites " *selon la chair* " (v18), ont eu communion à l'autel des sacrifices.

Du pain, du vin

Il est incontournable de retenir ici la notion de communion, qui est au centre des préoccupations dans les versets 15 à 22, versets que l'on peut retenir comme formant une unité dans le grand ensemble du chapitre 10.

La communion partagée comme une évidence par Paul et ses lecteurs de l'époque est celle à la " coupe de bénédiction ", comme communion au sang du Christ, et celle au " pain que nous rompons ", comme communion au corps du Christ (v16). Sur ces deux points, nous ne devrions pas nous sentir déstabilisés, ils nous sont familiers ... Encore doit-on se souvenir que la coupe de bénédiction, avant d'être celle de la cène chrétienne, est celle du judaïsme dont la coutume veut qu'à la fin d'un repas, une prière de bénédiction soit prononcée sur une coupe de vin. Il y a donc beaucoup de judaïsme dans ce qu'écrivait Paul.

On s'étonnera en revanche de l'ordre dans lequel les deux espèces sont citées : d'abord la coupe, ensuite le pain, ce qui ne semble convenir ni à la pratique supposée de Paul, ni à la coutume juive.

Et de la viande ...

On s'étonnera davantage encore de l'évocation simultanée de la viande sacrifiée (v. 19), qui occupe la pensée de l'apôtre jusqu'à la fin du chapitre. Ceci s'explique par le fait que la cène dans l'église primitive était prise lors de repas (les agapes), qui réunissaient les convives dans des maisons. Le problème à Corinthe était que cette viande (trouvée par exemple au marché, v. 25) pouvait avoir été l'objet d'un sacrifice païen. D'où le questionnement de Paul ici, qui tient une réflexion similaire en Romains 14.

Plus d'autrui, moins d'idoles !

La pensée de Paul peut se résumer en deux points :

- Fuyez l'idolâtrie (v. 14)

Il en va d'une certaine compréhension de la communion. Même si l'idole n'a pas d'importance, puisqu'elle n'a pas d'existence réelle en tant que faux dieu, il n'est pas possible pour le croyant de se partager en deux, en rentrant dans une double allégeance, aux démons, et au Seigneur (v. 21).

La communion ici suppose non seulement un point d'ancrage, mais un centre, qui, par définition, ne peut être double.

- L'intérêt de l'autre (v. 24)

La communion a un centre, mais elle se construit aussi en regardant à l'autre. L'autre ici est le frère qui pourra être scandalisé de voir consommer une viande dont il voudrait se détourner. L'arrière-plan communautaire est celui des faibles et des forts, décrit et déjà argumenté au chapitre 8, v. 1-13. Le faible étant le scrupuleux, qui ne vit pas pleinement sans doute la liberté en Christ, mais dont il ne faut pas heurter

la foi. Le fort est celui qui " *pense être debout* " (v. 12) en toute occasion, sans peur et sans reproches quant à l'idolâtrie.

La communion consiste ici à être un seul corps, notion qui apparaît ici dans la lettre et sera développée plus tard, au chapitre 12.

Communion

C'est le centre de ces versets 16 et 17. Cette communion est communion au sang et au corps du Christ, son centre. Elle est communion à un seul pain, formant ainsi un seul corps.

Communion ne signifie pas uniformité. La liberté des forts en particulier en est une condition *sine qua non*, à condition que cette liberté soit mise au service d'une édification, de la construction : " *Tout est permis, mais tout n'est pas utile* " (v. 23). Cela suppose qu'elle soit revue à la hauteur des plus fragiles, des plus sensibles.

Dans notre passage cependant, Paul insiste plutôt sur une appartenance spirituelle à trancher, et il le fait de manière claire : soit les démons, soit le Seigneur.

Et chez nous ?

Pas sûr qu'une telle conviction se vérifie dans nos célébrations de la Sainte Cène. De rapides questions montrent plutôt une grande diversité dans la perception de ce sacrement fait de mémoire, de rite et de partage.

Devrait-on, comme Paul le suggère, y remettre un peu de sainteté et de clarté, à travers une catéchèse appropriée qui répondrait aux simples questions : que faisons-nous quand nous prenons pain et vin, rassemblés autour de la table ? Qui célébrons-nous vraiment ? Et en quoi la présence du Christ dans ce don fonde ce que nous sommes, une Eglise ?

Loin de toute vision d'une communion de purs (ce que ne sont pas les *saints*), l'apôtre la reçoit en ouverture à l'autre, en compréhension de ses limites, pour ne pas dire en conflits. Ce jeudi saint nous renvoie à la présence à la table de communion d'un certain Judas, que Jésus a identifié, sans pour autant lui interdire l'accès à celle-ci.

Nos tables et autels à nous ne sont plus carnées, certes, mais elles doivent à Dieu d'être *in-carnées* au cœur d'une vie fraternelle.